

---

# ÉNERGIE

26 mai 2018

---

## LA DETTE INVISIBLE

L'énergie apparaît comme une mesure économique — mégawatts, barils, équivalents CO<sub>2</sub>. Des chiffres, des graphiques, des rapports. Mais derrière ces chiffres se cachent des flux, des dettes, des dominations — et rendre ces flux visibles nécessite plus qu'un économiste : un artiste, un militant, un dessinateur, un photographe, un peintre. Les pays qui s'enrichissent semblent avoir réduit leur empreinte écologique — production propre, politiques vertes, émissions en baisse. Mais il existe une dette invisible : pendant que la consommation continue, la production sale est exportée vers d'autres géographies. Elle est empruntée à la Chine, importée, rendue propre en apparence. C'est le double mécanisme d'hygiène — l'apparence propre, la réalité sale.

"Les pays qui s'enrichissent semblent avoir réduit leur empreinte écologique mais la transfèrent en réalité à d'autres pays. Tout en continuant à consommer, ils exportent la production sale ailleurs."

La Turquie affiche une consommation dépassant sa biocapacité depuis les années 1970 — c'est-à-dire qu'elle prélève plus que la nature ne peut reconstituer. Ce n'est pas un détail technique mais une réalité existentielle : nous prenons à la terre sur laquelle nous vivons plus qu'elle ne nous donne. L'empreinte écologique se mesure en six catégories : pâturages, carbone, eau, agriculture, forêt, production halieutique — chacune une dette distincte. Dans la recherche de pétrole, la Turquie ne dispose pas de réserves économiquement productives — elles sont plus profondes, le coût est élevé, l'extraction n'est pas rentable. Mais sans mouvement sérieux vers des sources d'énergie alternatives, la dépendance extérieure se poursuit et les importations d'énergie constituent la principale source du déficit du compte courant. Le concept d'épargne écologique — épargne nationale qui tient compte non seulement de l'argent mais aussi de la perte de ressources naturelles — montre que le récit de la croissance est raconté en consommant le capital de la nature.

Quelqu'un qui a grandi dans une famille ouvrière à Balıkesir, passant de l'économie de Boğaziçi à l'İTÜ — dans un système où une moyenne de 2,56 devient une barrière au master — puis à Marmara pour un doctorat, d'Erasmus au Portugal à une année de recherche en Suède, remet en question l'hypothèse de la courbe environnementale de Kuznets : l'hypothèse selon laquelle à mesure que les pays croissent, la pollution environnementale augmente d'abord puis diminue — c'est faux. Elle ne diminue pas, elle se déplace. Les flux écologiques cachés dans le commerce international sont la vérité derrière l'histoire de la croissance propre. Dans la recherche sur le travail des femmes, on rencontre un problème structurel similaire : le départ des femmes instruites du marché du travail ne peut s'expliquer uniquement par l'éducation ou la culture — la déficience systémique des services de soins est déterminante. Les subventions aux combustibles fossiles bloquent la voie des politiques climatiques — lorsque les subventions sont supprimées, les groupes à revenu le plus faible de la société sont les plus touchés. Partout le même schéma : travail invisible, dette invisible, coût invisible.

---

## LE LANGAGE DU CHARBON

Le changement climatique est un concept abstrait — il n'intéresse pas la plupart des gens. Le concept est trop grand, trop lointain, trop flou. Mais quand on dit « charbon », quand on le cadre comme un risque sanitaire — pollution atmosphérique, asthme des enfants, difficultés respiratoires des personnes âgées, la fumée de la cheminée de la centrale thermique — les gens réagissent. Il faut descendre de l'abstrait au concret, du concept global à la centrale à

côté de la maison d'Ali Ağa. Partir des questions de la vie quotidienne piégées dans le local plutôt que dans le concept global est le seul moyen de mobiliser les gens.

"Quand c'est concret, les gens agissent. Une centrale thermique va être construite à côté de la maison d'Ali Ağa, les gens ici vont tomber malades — c'est là que ça commence. Ensuite on peut arriver au changement climatique depuis là."

Un sociologue politique né à Istanbul, passant de l'économie de Boğaziçi à un doctorat de sociologie à McGill au Canada, étudie les relations État-société civile-rente. Travaille en science politique à l'Université Bahçeşehir. Recherches sur les organisations environnementales depuis 2008 — le lien entre la lutte pour le charbon et les problèmes de santé, la communication sur le changement climatique, les dynamiques de mobilisation de la société civile. La signature de l'Accord de Paris (2015) est devenue une source de légitimité inattendue pour les militants du charbon — en 2016, cette référence juridique internationale a fourni un point d'appui pour les luttes locales. La sécheresse à Konya, les feuilles des oliviers qui se flétrissent — ces phénomènes parlent aux gens davantage du changement climatique que le concept lui-même. La Turquie est un pays écologiquement très riche — mais sa capacité à dilapider cette richesse est également élevée. La richesse écologique et la capacité de destruction écologique vivent dans le même corps.

Le discours développementaliste est le plus grand obstacle devant la lutte — car la promesse de croissance légitime la destruction. Dans la campagne Yeşilyol, un militant parcourt les montagnes en essayant d'organiser les habitants — mais est perçu comme un « anarchiste ». C'est le problème de la traduction du savoir : l'écart entre la connaissance théorique mondiale et la pratique locale ne peut être comblé avec de bonnes intentions seules. Partir du concret, partir de la vie des gens — il n'y a pas d'autre voie. Les militants du charbon l'ont compris : au lieu de cibles climatiques abstraites, dire « l'air de votre quartier est pollué, votre enfant tombe malade » construit depuis un nom personnel jusqu'à la théorie globale — mais les pieds du pont doivent être locaux. Dans le triangle des relations État-société civile-rente, la lutte écologique reste toujours en marge — mais quand elle commence localement, cette marginalité peut devenir un centre.

## LA CHAÎNE

L'énergie nucléaire est présentée comme une solution au changement climatique — mais c'est faux.

"Nous ne pouvons pas aborder l'énergie nucléaire seule. Nous devons y penser dans le cadre de la chaîne nucléaire. De l'extraction de la matière première uranium à la génération d'électricité, jusqu'au plutonium à la fin — ce matériau à 4 000 dollars le gramme, il contrôle le monde entier du bout des doigts."

Déchets radioactifs, pollution thermique, risques de tsunamis, tempêtes, tremblements de terre — la liste des risques est longue et chaque élément est un visage différent de la catastrophe. Si les niveaux d'eau montent à Akkuyu, 12 réacteurs pourraient être submergés. L'énergie nucléaire semble être un problème technique mais elle est géopolitique, c'est une relation de pouvoir, c'est une question de souveraineté.

Un économiste et syndicaliste qui a vécu deux ans au Japon et se trouvait au Parc de la Paix d'Hiroshima lors du tremblement de terre de 1999. La catastrophe de Fukushima (2011) a changé sa vie — il s'est rendu trois fois à Fukushima, s'est tourné vers la recherche nucléaire, a commencé à écrire pour Yeşil Gazete. Maintenant à la fois doctorant et en deuxième master — en sociologie et société civile — coordonnant nükleersiz.org, une lutte à plein temps. Sinop, Mersin, İğneada — les projets de centrales nucléaires turques, chacun une carte des risques distincte. La Campagne de la mer Noire Karakuşlar — quelqu'un nommé Hüseyin rame mille kilomètres sur trois mois, transformant son corps en action politique. C'est une action esthétique-politique dans sa forme la plus nue : corps, message, mouvement.

La ballade d'Hiroshima de Nazım Hikmet, entendue dans l'enfance — le poids porté par un poème a, des décennies plus tard, engendré un sentiment de responsabilité personnelle. Tchernobyl et Fukushima ont transformé cette

ballade en réalité. L'énergie nucléaire est commercialisée comme une solution climatique, mais lorsque le calcul est fait le long de toute la chaîne nucléaire — le coût environnemental de l'extraction d'uranium, la consommation d'énergie du traitement, des millénaires de radioactivité dans les déchets — l'équation est loin d'être propre. La géopolitique du plutonium, le lobbying international, montrent que la question de l'énergie n'est pas un problème technique mais politique.

## VIVRE SANS PRODUIRE DE DÉCHETS

---

Une femme née à Trabzon-Sürmene, dont l'enfance s'est passée entre l'école et la vie agricole, qui est passée d'assistante d'enseignante dans une classe de maternelle à l'enseignement des arts à Mimar Sinan, est retournée dans son village — seule. Vivre seule en tant que femme dans un village, faire de la sensibilité environnementale une partie de la vie quotidienne — à la fois une solitude et une force. Sa simple présence donne du courage aux autres femmes ; accepter les déficiences et assumer les responsabilités créées de la puissance.

"J'utilise l'art comme outil dans ma propre vie et dans la région où je vis. Pour ne pas servir le même système tout en le critiquant, j'ai d'abord dû vivre sans produire de déchets pour moi-même."

Transformer les sacs plastiques en matériau artistique, convertir les déchets en expression — musique, performance, peinture, une pratique multidisciplinaire. Dans son village, une fosse de mine de cuivre a été convertie en site d'élimination des déchets — elle organise une exposition-protestation contre cela, mais pas seulement pour attirer l'attention : elle crée un espace pour trouver des solutions ensemble. L'Association d'Art et Culture Naturelle de Çamburlu est fondée — la lutte collective en tant qu'organisation de la société civile est plus forte que l'action artistique individuelle. Les histoires racontées aux enfants de travailleurs à travers l'art sont mieux entendues par les enfants — la plus belle dimension de l'art est de toucher les gens. Sortir du système n'est pas seulement un choix individuel ; être un exemple, donner du courage aux autres, devient une source de pouvoir collectif. Même la présence d'une femme vivant seule dans un village élargit le champ des possibles.

## LE RITUEL HEBDOMADAIRE

---

Un dessinateur né en 1985, dessinant une chronique hebdomadaire dans Penguen et Uykusuz depuis 2006 — une routine ininterrompue de douze ans. La bande dessinée hebdomadaire est une forme d'enregistrement qui combine l'agenda politique avec la culture populaire et les observations urbaines. Lorsqu'elle se répète, elle cesse d'être une chronique dans un magazine d'humour et devient une sorte de récit historique, un projet d'enregistrement. Formats d'almanach, d'exposition, de calendrier — le topique évolue en archive, l'humour en document historique.

L'écologie est un domaine qui reçoit très peu d'attention sur l'agenda politique général. Mais des connexions peuvent être établies : partir de la politique d'actualité et se relier à l'énergie nucléaire est possible — l'habileté du dessinateur réside précisément dans ces transitions. Sur le projet de film « Nucléaire à la turque », la collaboration avec un réalisateur se poursuit depuis plus de trois ans — production de visualisations et d'infographies, une carte des catastrophes nucléaires, les conditions à Akkuyu, la topographie industrielle de la distribution du charbon et du nucléaire. La figure de l'Homme Debout — action politique réalisée en utilisant le corps — montre que lorsque performance, texte et visuel se combinent, une puissance communicative entièrement différente émerge. Tout comme le message du corps ramant dans la campagne Karakuşlar — le mouvement précède les mots. L'humour et le message politique doivent aller ensemble — mais c'est un équilibre très difficile. Dessiner des caricatures sur l'écologie est l'effort de porter la question la plus marginalisée de l'agenda au centre. Travailler avec d'autres disciplines est essentiel pour la durabilité — le dessinateur seul ne suffit pas ; il faut produire avec le réalisateur, le chercheur, les militants.

## CEREYAN

---

Un artiste photographe né à Urfa, qui a fait un master à la SVA de New York, travaille sur un projet s'étendant sur des années sur l'eau, le flux et l'énergie — la série Cereyan. De vieilles photographies trouvées dans des librairies d'occasion, des négatifs de familles ouvrières découverts lors d'un atelier au Campus Silahtarağa — la mémoire est la matière première de la photographie. Les premières œuvres sont nées de ces trouvailles d'archives.

Six à sept ans de recherche sur le Projet GAP depuis 2007 : le rêve que Harran se « transforme en mer » — le poème d'un grand-père — puis la réalité. Nous présentons la nature dans un cadre utilitaire : nous extrayons ses pierres, coupons son eau, célébrons cela comme du développement. Mais cette sécheresse provoque la guerre au-delà de la frontière. Les frontières existent mais la nature n'a pas de frontières du tout — un tourbillon pousse soudainement du sable et des incendies dans les récoltes ; cette image est devenue l'axe principal du projet. À la résidence d'art Domastik à New York, des gouttes d'eau d'une bouteille sont installées pour faire pousser des haricots dans un lit — l'équilibre délicat de la nature est aussi sensible.

Notre intervention, en revanche, est très grossière et erronée. Archéologie, géologie, Mésopotamie — de Göbekli Tepe au début de Byzance — des lieux submergés sous l'eau, des mouvements de population, l'économie et la circularité. À mesure que l'échelle géographique s'agrandit, la frontière entre local et global s'estompe. La Série de Conférences Repeat-Cycle — Ali Alper des cycles des étoiles aux cycles écologiques — réunit différentes disciplines. Cereyan — à la fois courant électrique, flux d'eau et événement inattendu — le mot lui-même est l'essence du projet. Des champs de coton aux villes anciennes submergées sous l'eau, des mouvements de population à la construction de barrages — chacun un moment différent du même cycle. Atteindre les enfants, voir que ce qu'on fait les atteint — c'est un savoir porté dans la poche, inexprimable en mots, mais qui fonctionne.

---

## LE SQUELETTE DE LA MONTAGNE

Un peintre né à Ankara, élevé à Istanbul, diplômé des Beaux-Arts de Mimar Sinan — dans le marché de l'art depuis 2002, 10 expositions individuelles. Un parcours commençant en 2004 avec des espaces industriels et des usines abandonnées s'est façonné autour du thème des déchets et de l'absence — l'abandonné lui-même est une esthétique et une critique.

Après Gezi 2012, il évolue vers les graffitis muraux, puis vers les carrières. À Carrare, les carrières de marbre d'Italie, divers endroits en Turquie — ce qu'on voit c'est le squelette de la montagne : nu, dépouillé, douloureux.

"Dans les carrières de marbre on voit le squelette de la montagne — ça me fait vraiment mal. Mais je dois trouver un langage pictural." La distance entre un paysage passé et une rupture présente est la matière de la toile. La série « Remplir la Plante » : nature artificielle, jardins verticaux, zones bétonnées — pendant que des millions d'arbres sont abattus, nous nous trompons avec quelques pots. Ces maquillages verts artificiels sont une solution égoïste. Le fait d'être beau compense-t-il un tableau montrant de mauvaises choses ? Un collectionneur achètera ce tableau, le mettra au mur et le verra comme une belle chose — mais cela n'efface-t-il pas le message ? Peut-être. Mais le choix esthétique ne fait pas oublier quelque chose — il crée une autre façon de se souvenir. L'œuvre d'art est vendue, entre dans une collection, devient un objet de prestige — cette contradiction est la question que l'artiste se pose à elle-même. Le bel objet rend-il la critique inopérante ? La tension entre esthétiser la nature et la critiquer simultanément est toujours ressentie — mais porter cette tension plutôt que de la fuir est une forme d'honnêteté.

---

## LE MOT ALTERNATIF

Aujourd'hui un mot alternatif a été produit ici.

"Si des personnes entièrement différentes s'étaient réunies autour de l'énergie — des bureaucrates, des membres de partis politiques, des investisseurs — ils auraient parlé de développement, ils auraient parlé de souveraineté nationale. Mais nous avons produit un mot alternatif sur le même sujet, parlant de cycles, parlant de la domination que les humains ont établie sur la nature."

À cette table, un langage différent a été parlé — « chaîne nucléaire » au lieu de « solution énergétique » nucléaire, domination au lieu de développement, cycle au lieu de croissance. Et changer le langage, c'est changer le regard.

La documentation est différente d'être orienté vers les solutions — mais elle n'est pas moins précieuse. Simplement archiver, positionner une situation et créer une différence chez les gens peut être suffisant. On peut être à la fois militant et artiste — il y a des artistes qui se disent « militants » et ceux qui ne le font pas. Ce qui importe n'est pas laquelle de ces définitions vous choisissez, mais ce qu'est votre travail. Ne pas voir la nature comme une chose séparée, se souvenir que nous en faisons partie — la violence faite à la nature est la violence faite à nous-mêmes. Nous devons rappeler cela aux gens, nous devons nous aimer au cœur de la question. Être orienté vers les solutions n'est pas obligatoire — parfois la présence, le témoignage, l'enregistrement lui-même est suffisant. Sept personnes — économiste de l'énergie, sociologue politique, militant antinucléaire, artiste vivant au village, dessinateur, artiste photographe, peintre — de différentes géographies (Balıkesir, Istanbul, Trabzon, Urfa, Ankara), de différents parcours, ont touché la même question.

Chacun a tenu le concept d'énergie depuis une position différente : énergie économique, énergie politique, énergie nucléaire, énergie vitale, énergie communicative, énergie transformatrice, énergie esthético-éthique. Calcul de dette écologique, analyse du discours politique, carte des risques de catastrophe nucléaire, le chemin collectif de l'intervention artistique, l'enregistrement hebdomadaire de l'histoire, la visualisation de la transformation, le questionnement de l'esthétique — tout sont des facettes différentes de la même question. Plus les arbres poussent lentement, plus ils donnent d'énergie et de chaleur — la lenteur est accumulation. Mais tout a un coût. Nucléaire, charbon, centrale électrique — tous prennent quelque chose à la nature, le retournent avec un degré de risque. C'est la transformation. L'énergie n'est pas une mesure économique — c'est un phénomène cyclique, et contre elle se dresse l'histoire de la domination humaine.

Quitter le langage du système et passer à un autre langage — cycle au lieu de développement, équilibre au lieu de souveraineté, économie au lieu de croissance — c'est un acte politique. Le concept de métabolisme socio-économique — la façon dont nous organisons notre environnement en tant que communautés, apport de l'extérieur, traitement à l'intérieur, sortie vers l'extérieur — ce cadre sort la question de l'énergie d'un problème technique et la transforme en une question existentielle. Et cette question, lorsque l'académie, l'art et l'activisme se réunissent à une table indisciplinaire, peut être posée, se multipliant comme un rhizome. La mémoire et l'histoire ont été excavées à cette table — vieilles photographies, caricatures hebdomadaires, vestiges archéologiques, témoignages de Fukushima. Tout est un projet de « ne pas oublier ». Et ne pas oublier est un acte politique au moins aussi grand que transformer.